

L'essentiel d'Alice Miller



Flammarion

L'essentiel d'Alice Miller

En avril 2010, la grande psychanalyste Alice Miller quittait ce monde, laissant derrière elle une œuvre considérable – et des milliers de lecteurs orphelins, qu'elle avait sa vie durant accompagnés et soutenus.

Paradoxalement, cette « brillante avocate de l'enfance saccagée » parlait peu de son propre passé. Et pourtant, son enfance en Pologne, où elle naît en 1923 et grandit tant bien que mal entre le carcan familial et les désastres de la guerre, ne contribua pas peu à la naissance de sa vocation. Installée en Suisse pour ses études, elle passe un doctorat de philosophie, enseigne quelques années puis exerce la profession de psychanalyste jusqu'en 1980. Elle s'éloigne alors progressivement de la psychanalyse traditionnelle qui, à ses yeux, occulte la réalité de la souffrance infantile.

C'est là en effet le combat de sa vie – comme thérapeute et comme théoricienne : repérer, comprendre, soigner et prévenir les séquelles des mauvais traitements infligés aux enfants par leurs parents. S'appuyant sur son expérience personnelle, sur des exemples historiques ou littéraires fameux (Hitler, Staline, Dostoïevski, Tchekhov, Proust...), mais aussi sur des milliers de témoignages recueillis sur la toile, elle n'a cessé de dénoncer la « pédagogie noire », qui justifie hypocritement la violence éducative au nom du bien de l'enfant. Violent ou sournois, tout sévices laisse des traces indélébiles, voire aboutit aux pires catastrophes de l'histoire. Ce sont ces thèses, tout comme son engagement public, qui ont fait la notoriété internationale d'Alice Miller et consacrent ses ouvrages comme d'importantes références.

Cette édition regroupe ses quatre titres les plus célèbres : *C'est pour ton bien* (1985), *L'Enfant sous terreur* (1986), *La Connaissance interdite* (1990) et *Notre corps ne ment jamais* (2004). L'ensemble, qui constitue à la fois une introduction générale à son œuvre et un parcours à travers l'évolution de sa pensée, s'accompagne d'une préface inédite de son fils Martin, lui-même psychothérapeute.

Flammarion

L'essentiel d'Alice Miller

DU MÊME AUTEUR

- Le Drame de l'enfant doué*, traduction Bertrand Denzler, Paris, PUF, 1983.
- Images d'une enfance*, traduction Jeanne Étoré, Paris, Aubier, 1987.
- La Souffrance muette de l'enfant. L'expression du refoulement dans l'art et la politique*, traduction Jeanne Étoré, Paris, Aubier, 1990.
- Abattre le mur du silence. Pour rejoindre l'enfant qui attend*, traduction Léa Marcou, Paris, Aubier, 1991.
- L'Avenir du drame de l'enfant doué*, traduction Léa Marcou, Paris, PUF, 1996.
- Chemins de vie. Sept histoires*, traduction Léa Marcou, Paris, Flammarion, 1998.
- Libres de savoir. Ouvrir les yeux sur notre propre histoire*, traduction Léa Marcou, Paris, Flammarion, 2001.
- Ta vie sauvée enfin*, traduction Pierre Vandevoorde, Paris, Flammarion, 2008.

L'essentiel d'Alice Miller

*Préface de
Martin Miller*

Flammarion

C'est pour ton bien :

Titre original : *Am Anfang war Erziehung*

© Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1980.

© 1983 by Alice Miller.

© Aubier, 1984 pour la traduction française.

Pour les extraits de *Moi, Christiane E, droguée, prostituée*

© Mercure de France, 1981, traduit de l'allemand par Léa Marcou.

L'Enfant sous terreur :

Titre original : *Du sollst nicht merken*

© Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1981.

© 1986 by Alice Miller et Aubier pour la traduction française.

La Connaissance interdite :

Titre original : *Das verbannte Wissen*

© Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1988.

© Aubier, 1990, pour la traduction française.

Notre corps ne ment jamais :

Titre original : *Die Revolte des Körpers*

© Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 2004.

© Flammarion, 2004, pour la traduction française.

© Flammarion, 2011 pour la préface de Martin Miller
et pour la présente édition.

ISBN : 978-2-0812-2920-4

DU CÔTÉ DE L'ENFANT
UNE APPROCHE SUBVERSIVE
DE LA SOUFFRANCE HUMAINE

Éléments de biographie : les racines d'une théorie

Alice Miller est née à Lemberg (Lvov), en Pologne, le 12 janvier 1923, et décédée le 14 avril 2010 à Saint-Rémy de Provence, en France. Sa vie durant, elle s'est efforcée, farouchement, de cacher au public d'importants événements de son passé. Je pense qu'aujourd'hui, à présent qu'elle a quitté ce monde, il est temps de lever le secret et d'éclairer sa personne d'un nouveau jour – cela afin de mieux comprendre sa théorie, son œuvre et la véhémence de ses assertions.

Alice Miller a grandi dans une famille juive très pratiquante. Dès son enfance, elle eut beaucoup de mal à suivre les règles sévères imposées par cette religion – tout simplement incompréhensibles à ses yeux : pourquoi aurait-elle dû se plier à de tels préceptes ? Elle commença très tôt à se rebeller et se mit à bombarder ses parents de questions, tentant de donner du sens à ce qu'elle subissait. Mais elle fit alors une douloureuse expérience : ses interrogations, sa soif de comprendre suscitaient chez les adultes des réactions qui ne la faisaient que souffrir davantage. Elle apprit, de très bonne heure, que des parents qui se trouvent à court d'arguments face à leur enfant recourent à des conduites répressives, voire à des actes de violence, pour lui inculquer la loi

et l'ordre. Elle finit par considérer le quatrième commandement biblique, « Tu honoreras ton père et ta mère », comme une répression de la vitalité de l'enfant, une censure de l'expression spontanée de ses sentiments. Le point de vue de l'enfant était écrasé avec brutalité, sous prétexte de « bonne éducation ».

Le seul moyen de se protéger contre de tels parents, apprit bien vite la jeune Alice Miller, était de se replier sur soi-même et de rompre toute relation avec le monde extérieur. D'ériger, en quelque sorte, un mur de silence en guise de rempart protecteur.

La religion devint, à ses yeux, une camisole de force éducative dont elle souffrait cruellement, qui l'empêchait de s'épanouir et la maintenait dans un sentiment d'insécurité permanent, en l'obligeant à se conformer à une idéologie dont elle ne voyait aucunement le sens. Elle avait le sentiment de ne pouvoir répondre aux attentes de ses parents qu'en renonçant à son identité et par une totale adaptation à leurs exigences. Alice Miller parlait souvent de ce qu'elle avait vécu dans la maison paternelle. Elle décrivait son rejet de ses parents et son déchirement – un véritable coup de tonnerre – quand elle avait pris conscience que l'on perd tout respect envers eux lorsque, enfant, ils ne vous ont pas accordé de considération, ne vous ont pas eux-mêmes respecté dans votre intégrité.

Alice Miller se trouva confrontée très tôt aux horreurs de la Seconde Guerre mondiale. Elle vécut la nuit de Cristal à Berlin, où sa famille habitait alors et où son père exerçait la profession de banquier. Tous retournèrent en Pologne, mais s'y virent bientôt rattrapés par les persécutions nazies. Et là encore, la jeune Alice Miller subit de torturantes épreuves. C'est en vain qu'elle avertit sa famille des dangers et lui conseilla de fuir et d'émigrer en Eretz Israël¹. Les parents, ainsi que tout l'entourage familial, ignorèrent la mise en garde de leur fille. La guerre éclata, le père mourut de chagrin, le reste de la famille fut contraint de s'installer à Varsovie, toujours pour se protéger des nazis.

1. « Terre d'Israël » ou « pays d'Israël », terme couramment employé avant la création de l'État d'Israël, en 1948. (N.d.T.)

Dans les années suivantes, Alice Miller connut les pires moments de sa vie. Il fallait survivre, cachés dans Varsovie, et exposés sans répit aux plus terribles dangers. Sans compter sa situation paradoxale au sein de la famille : chargée, d'une part, d'assurer la sécurité de cette dernière, Alice Miller était d'autre part traitée avec le mépris habituel – comme au temps de son enfance. D'un côté elle prenait des responsabilités, car on le lui demandait ; de l'autre, son autorité était constamment remise en question, surtout par sa mère. Elle était ainsi soumise à une double cause de stress : la menace extérieure, le perpétuel danger de mort, et les épuisantes altercations avec une mère qui ne voulait pas prendre acte de la réalité. On se demande comment un être humain peut survivre à pareille surcharge émotionnelle !

Alice Miller a maintes fois évoqué cette époque, qu'elle décrivait en ces termes : « Je me trouvais, pour notre survie, obligée en permanence de jouer la comédie, d'être étrangère à moi-même. Tous mes sentiments, tout ce qui me définissait en tant que personne, il m'était interdit de le montrer. Je n'existais plus, il me fallait mourir pour survivre. Mon pire souvenir, ce fut cette scène : un jour, à Varsovie, je croisai une camarade de classe dans un magasin ; elle s'avança vers moi, en toute confiance, en m'appelant par mon prénom, Alice. Telle, me sembla-t-il, une enfant naïve qui se dirige vers sa mère, sans penser à rien. Je fus saisie d'une frayeur mortelle, car soudain la défunte Alice était rappelée à la vie, pour se trouver, du même coup, en suprême danger de mort. Ce fut une atroce douleur que de me rendre compte, à cet instant, qu'une Alice vivante n'avait aucune chance de survie. Je regardai mon amie et répliquai : "Ce doit être une méprise. Je ne vous connais pas. Vous ne m'avez jamais vue." Décontenancée et troublée, ma camarade de classe s'éloigna et il me fallut, en souffrant le martyre, remettre ma cuirasse de reniement de mon être. »

Au fond, Alice Miller n'a jamais surmonté cet événement et le traumatisme subi ce jour-là.

Après la guerre, grâce à une bourse, elle émigra en Suisse et passa, à l'université de Bâle, un doctorat de philosophie et de psychologie. Mais là non plus, elle ne put se libérer de cette aliénation à soi, car il lui fallut, de nouveau, s'adapter aux exigences

des conditions extérieures. La situation s'aggrava encore lorsqu'elle suivit sa formation de psychanalyste. Alice Miller avait précisément choisi un domaine de la psychologie qui était, sur le plan institutionnel notamment, organisé de façon très idéologique et répressive, à l'image de la religion et de la culture juives qu'elle avait connues dans son enfance. Alice Miller tenta à maintes reprises de créer ses propres champs d'action au sein de la psychanalyse, mais ses efforts restèrent voués à l'échec.

Ce vécu a, par la suite, durablement marqué de son empreinte l'œuvre écrite d'Alice Miller. C'est sous l'impulsion de cette histoire personnelle qu'elle s'est autant investie dans le combat pour les droits de l'enfant, qu'elle croyait avoir pour mission de lutter seule contre l'injustice humaine, et qu'elle s'est consacrée, de toutes ses forces, à diffuser les idées qui lui tenaient à cœur.

Le coup d'envoi : *Le Drame de l'enfant doué*

L'heure de la délivrance sonna lorsque, à l'automne 1978, la revue *Psyche* refusa son article « Dépression et grandiosité comme formes apparentées du trouble narcissique », le déclarant non scientifique et non psychanalytique. Cette vexation marqua un tournant décisif dans la vie d'Alice Miller.

D'un seul grand élan, elle se libéra et écrivit son livre le plus célèbre : *Le Drame de l'enfant doué* (paru en France en 1983). Elle y posa la première pierre de son engagement en faveur de l'enfant maltraité, dont elle se fit, dès lors et jusqu'à son dernier jour, l'éminente avocate. Sa thèse fondamentale est la suivante : tout enfant a, fondamentalement, le droit d'être considéré pour ce qu'il est, dans sa spécificité. Il devrait être aimé, encouragé à épanouir ses propres aptitudes, et non pas devenir victime des attentes de l'entourage. Car alors il se trouve astreint à développer un faux-Soi : il fait siens les besoins et attentes du monde extérieur, en premier lieu ceux de ses parents, et désormais ne sait plus qui il est.

L'adjectif « doué » a souvent été mal compris : Alice Miller désigne ainsi un enfant qui, en quelque sorte pour sa sauvegarde,

a développé une prodigieuse faculté de s'adapter aux exigences de ses parents, de se conformer à ce qu'ils souhaitent de lui.

Les névroses sont, par voie de conséquence, des réactions de la psyché, une expression de cette maltraitance émotionnelle et du viol de l'âme enfantine.

Ce schéma du vécu de l'enfant, dès l'aube de la vie, devint le fil rouge de tous les ouvrages d'Alice Miller. D'une part, le faux-Soi nous sert à protéger le vrai et son potentiel des attaques ; de l'autre, nous sommes condamnés à demeurer notre vie durant dans cet état d'aliénation, si nous ne trouvons pas l'aide nécessaire pour retrouver notre personnalité authentique.

De cette idée fondamentale, Alice Miller voulait aussi tirer les conséquences concrètes en psychothérapie, ce qui impliquait une critique frontale des méthodes courantes. C'est ainsi qu'elle mena, par la suite, une lutte acharnée contre la psychanalyse classique et ses représentants, accusant d'hypocrisie ses anciens confrères et, en premier lieu, le fondateur de la psychanalyse, Sigmund Freud. Elle leur reprochait de ménager les parents maltraitants, et, une fois l'enfant parvenu à l'âge adulte, de le traumatiser une seconde fois dans la thérapie, en l'obligeant à leur pardonner, et le contraignant, par là, au déni de son histoire.

Pour résumer, le combat mené par Alice Miller à travers ses livres s'appuie sur deux principes en étroite corrélation : premièrement, l'heure est enfin venue de prendre au sérieux le point de vue de l'enfant dans sa relation avec ses parents, de le considérer comme l'expression d'une réalité. Alice Miller entendait son action comme un engagement inconditionnel en faveur des besoins et des intérêts de celui-ci ; elle voulait prêter sa forte voix, face à l'adulte, à la personne muette et blessée de l'enfant. Deuxièmement, cet engagement pour les droits de l'enfant implique de modifier le travail du psychothérapeute en y intégrant la cause de l'enfant. À cet effet, Alice Miller a fourni des pistes, essentiellement intuitives, et des sujets de réflexion, riches d'un inépuisable potentiel, qui attendent leur mise en œuvre par de nombreux psychothérapeutes.

Le cœur de la théorie psychothérapeutique d'Alice Miller s'appuie sur un postulat sans appel et radical : les névroses sont les conséquences d'un système d'éducation destructeur et, parallèlement, d'une tradition analytique tendant à pardonner aux

parents qui, par ces méthodes, ont maltraité et exploité l'enfant. La victime d'une éducation despotique doit, pour pouvoir survivre, refouler les douloureuses blessures infligées par ses parents. Par suite, beaucoup de gens vivent prisonniers du traumatisme subi dans leurs jeunes années, car ils ont toujours peur, comme quand ils étaient petits, de se défendre contre ces parents et leur comportement destructeur. L'enfant, une fois devenu adulte, refoule son histoire et idéalise ses parents. Il leur pardonne, et se sent obligé de penser qu'ils n'ont fait tout cela que « pour son bien ». Ces idées sont exposées de façon approfondie dans deux ouvrages repris dans ce volume : *C'est pour ton bien* et *L'Enfant sous terre*.

Dénoncer le meurtre de l'âme enfantine

Dans *C'est pour ton bien. Racines de la violence dans l'éducation de l'enfant* (paru en France en 1985), Alice Miller montre, en premier lieu, comment le comportement des parents s'est, au fil du processus de civilisation, mué en une mainmise sur l'enfant. Plus la société humaine a reconnu l'importance de l'enfance, plus les adultes ont éprouvé le besoin de torpiller, par des méthodes éducatives tyranniques, cet espace riche de promesses. Les attitudes pédagogiques, qui auraient dû amener le jeune être à s'épanouir, se convertirent en instruments de torture. Se mit ainsi en place la « pédagogie noire » qui, avec la violence pour devise, s'appliqua à détruire toute perspective, pour l'enfant, de connaître plus tard une vie harmonieuse. Il est frappant de noter à quel point les descriptions des pratiques de cette « pédagogie noire » évoquent parfois un rapport d'Amnesty International sur la torture...

Dans cet ouvrage déjà, Alice Miller appuie sa théorie sur des exemples concrets. Elle montre comment des méthodes d'éducation destructrices ont fait perdre à des hommes leur humanité. S'intéressant au cas d'Hitler, elle ne se contente pas de l'approche réductionniste, qui explique par sa biographie le déchaînement de la Seconde Guerre mondiale et l'extermination des Juifs : elle montre comment des traumatismes infligés dans

l'enfance peuvent, par la suite, engendrer de monstrueux mécanismes destructeurs ; comment, plus tard, des millions d'êtres humains ont pu se reconnaître en ces modes de comportement dévastateurs pour avoir subi la même expérience. Les dressages de la pédagogie noire sont devenus un modèle de vécu collectif qui conduit tout droit à un comportement de type fasciste. Hitler est le meneur qui a su si habilement présenter sa folie meurtrière qu'il eut d'innombrables complices volontaires. L'humiliation subie finit toujours pas se transformer en humiliation active.

Le cas du tueur d'enfants Jürgen Bartsch n'est pas moins édifiant. Alice Miller décrit avec précision son enfance et les tortures qui lui furent infligées à titre de mesures éducatives. Même en connaissant les atrocités qu'il a commises, le lecteur ne peut s'empêcher d'être saisi de rage contre les bourreaux de Jürgen Bartsch, qui tous sont restés impunis. Alice Miller décrit aussi de façon particulièrement impressionnante les agressions pédophiles du prêtre qui l'avait eu sous sa garde durant de longues années. Quand on songe que c'est aujourd'hui seulement, presque trente ans après la parution de ce livre, que l'Église catholique dénonce ouvertement les sévices sexuels perpétrés par des ecclésiastiques...

Une éducation barbare engendre des actes de cruauté non seulement envers les autres, mais aussi envers soi-même. C'est ce qu'Alice Miller montre avec son dernier exemple, celui de Christiane F., une jeune Berlinoise qui a détruit sa vie par la drogue et la prostitution¹. Dès son enfance, ne supportant pas les humiliations que lui infligeait sa famille, elle se réfugia dans la drogue et faillit en mourir. Elle avait intériorisé la haine parentale à tel point qu'elle s'y identifia et la retourna contre elle-même. Elle était enfin l'enfant sage qui prouvait sans relâche à ses parents qu'elle n'était, en effet, pas digne d'être aimée.

Libérer l'enfant sous terreur

L'Enfant sous terreur. L'ignorance de l'adulte et son prix paraît en France en 1986. Dans ce livre, Alice Miller traite de l'interdiction de découvrir sa propre vérité, son propre vécu subjectif.

1. Voir *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée*, traduit de l'allemand par Léa Marcou, Mercure de France, 1981 ; Gallimard, « Folio », 1983.

L'enfant que je suis a une telle peur de reconnaître la vérité – car il ne pourrait y survivre – qu'il la refoule. Je vais censurer ma pensée, me priver de ma singularité d'être humain, tout cela afin de ménager mes parents. Si je les ménage, si je les idéalise, je ne sentirai pas les effets de mes traumatismes. Je suis dans le déni total. Je renie ma vocation d'être humain unique, capable de penser par moi-même, et deviens, ma vie durant, un docile exécutant des ordres. Le mot « autodétermination » me sera étranger, la manipulation par autrui me paraîtra mon mode normal d'existence.

Une nouvelle fois, Alice Miller pourfend, sans prendre de gants, la psychanalyse classique et son père fondateur Sigmund Freud. Elle critique avec âpreté le discours consacré des analystes. Elle ne s'embarrasse pas d'une discussion sur telle ou telle notion, mais s'en prend, complètement et concrètement, aux ambitions et au comportement de Freud. Ce dernier, selon elle, voulait avant tout se voir reconnu par ses confrères du monde médical. Mais lorsqu'il s'aperçut que sa théorie du traumatisme était rejetée par la société, il trahit sa géniale vision et développa un système du déni, la théorie des pulsions.

Alice Miller tira la conclusion logique de ses idées : elle n'était plus chez elle dans l'Association psychanalytique internationale (API), qu'elle quitta en 1988. De même qu'elle attaquait Freud, elle fustigea ses disciples. La psychanalyse était devenue, à ses yeux, la forme de thérapie qui condamne le patient au déni de sa propre vérité, traite son vécu émotionnel de fantasme et lui demande de considérer les agissements de ses parents comme de l'amour. La théorie des pulsions dispose de tout un arsenal d'arguments pour qualifier les véritables sentiments d'un être humain de chimères et d'élucubrations névrotiques. Alice Miller plaide donc pour un abandon total de la psychanalyse comme méthode thérapeutique. Il faut, dit-elle, donner au patient la possibilité de se confronter à sa véritable histoire. Lorsqu'il me sera permis de me rendre compte, placé du côté de l'enfant maltraité, de ce que les adultes m'ont infligé au nom de l'éducation, prétendument par amour, je pourrai enfin ouvrir les yeux. Avec l'aide du thérapeute, le patient vit en adulte, debout, lucide et courageux, capable de nouer une relation avec l'enfant maltraité qu'il

fut. Grâce à ce processus de prise de conscience, je vais acquérir une relation émotionnelle riche de sensibilité à mon passé. Je ne ferai plus qu'un avec mon histoire, et me libérerai du refoulement et de la déconnexion d'avec moi-même. Je vois qui je suis et ce que j'ai vécu. Je suis capable, désormais, de me protéger d'autres agressions sur ma personne.

Accéder à la connaissance interdite

Si je dois refouler mon histoire, je perds l'accès à l'ensemble de mon vécu émotionnel. Je suis coupé de moi-même et vis avec un faux-Soi. Plus je dois ériger de défenses, plus je redoute de me confronter à mes sentiments spontanés. La clé vers moi-même est à ma disposition, il me suffit d'ouvrir la porte verrouillée. Malheureusement, nous avons tellement peur de l'utiliser que nous gâchons le plus souvent cette chance, en faisons une « connaissance interdite ». Dans le livre qui porte ce titre (paru en France en 1990), Alice Miller montre, en s'appuyant sur les cas de divers personnages célèbres, ce qui arrive lorsqu'on a peur d'ouvrir les portes menant à sa propre histoire. De même que dans *C'est pour ton bien*, elle expose les conséquences du refoulement. Les émotions refoulées vont se décharger, par des actes de violence, sur autrui ou sur soi-même, allant parfois jusqu'à provoquer des maladies.

Un nouvel élément d'importance majeure dans la théorie d'Alice Miller apparaît ici : la figure du « témoin lucide ». La plupart des enfants, pense-t-elle, sont livrés, dans une totale solitude, aux méthodes d'éducation destructrices de leurs parents. S'ils avaient eu à leur côté un témoin lucide, quelqu'un qui comprenne la situation et se montre compatissant, ils auraient été préservés du traumatisme et protégés contre la maltraitance. Consciente que cette vision du secourable témoin lucide n'est guère réalisable dans la plupart des cas, elle demande au thérapeute d'assumer ce rôle envers son patient. Encore une fois, cette idée est tout à fait opposée aux conceptions de la méthode psychanalytique traditionnelle.

Écouter la mémoire du corps

Dans *Notre corps ne ment jamais* (paru en France en 2004), Alice Miller s'appuie sur les dernières découvertes de la neurobiologie. On sait aujourd'hui que les émotions sont un enregistrement, une représentation de tout ce que vit notre corps et, parallèlement, le langage qui en informe le cerveau. Elles lui fournissent un descriptif, lui permettant de générer les réponses comportementales adéquates. Tout notre vécu émotionnel est ainsi mis en mémoire, stocké, inconsciemment, dans le cerveau, et les manifestations somatiques en sont une expression forte. C'est pourquoi il est désormais possible d'accéder à ces souvenirs et de faire réémerger des sentiments refoulés *via* la compréhension des symptômes physiques. Alice Miller a su, intuitivement, décrire ce mécanisme.

Nos émotions deviennent ainsi, dans leur rapport avec notre corps, le « témoin lucide » évoqué plus haut. C'est pourquoi il est extrêmement important, dans une thérapie, de prendre au sérieux les diverses manifestations somatiques et de comprendre qu'elles sont l'expression de notre douloureux passé. Les maux physiques sont un langage qui a sa source dans l'enfance et auquel nous devons nous confronter. Ils sont la parole du témoin lucide qui, avec le concours de la maladie, se rebelle contre le refoulement.

Les messages de notre corps sont une clé pour accéder à notre propre histoire, et retrouver les émotions enfouies depuis tant d'années. Si *La Souffrance muette de l'enfant* dépeignait la prison du refoulement, *Notre corps ne ment jamais* nous guide vers la véritable histoire de notre enfance, à la rencontre du petit garçon ou de la petite fille maltraité(e).

En tant que fils d'Alice Miller, j'ai suivi depuis le début et de façon privilégiée le développement de sa pensée ; j'ai aussi eu l'occasion, ces trente dernières années, dans l'exercice de mon métier de psychothérapeute, de mettre en application ses théories. Et je ne suis pas le seul. Tant il est vrai que son audace, sa combativité, mais aussi la profondeur et la grande clarté de ses ouvrages

L'ESSENTIEL D'ALICE MILLER

lui valent aujourd'hui une véritable notoriété, auprès des professionnels – psychologues, thérapeutes, pédiatres, assistants sociaux – mais aussi du grand public. C'est précisément l'ambition de cette édition que de faire mieux connaître encore l'infatigable lutte qui fut toute l'histoire de la vie d'Alice Miller, et de diffuser dans son unité son œuvre foisonnante.

Martin Miller, 25 novembre 2010

C'EST POUR TON BIEN

Racines de la violence
dans l'éducation de l'enfant

Traduit de l'allemand par Jeanne Étoré

N° d'édition : L.01EHBN000305.N001
Dépôt légal : mars 2011